

PRÉSENTATION DE GABRIEL OKARA

par Jean Sévry

Professeur Emérite
Université de Montpellier

Années de jeunesse et formation

Fils d'un chef ijaw, Gabriel Okara est né au Nigéria en 1921 ; nous reviendrons plus loin sur cette appartenance très importante. Comme tous les hommes de sa génération, il vit dans deux univers en pleine mutation: celui de l'Afrique pré-coloniale, et celui apporté par les Blancs. Et s'il est de culture ijaw, son père s'est néanmoins converti, c'est un Christian Scientist. Gabriel a eu donc droit à une éducation occidentale. Avec l'arrivée de la seconde guerre mondiale, ces jeunes Africains plus ou moins moulés dans le creuset occidental souhaitent participer à l'effort de guerre. Okara aurait aimé s'engager dans la RAF. Il devra se contenter, d'un modeste emploi auprès de la British Overseas Airway Corporation. Il se livre aussi à quelques activités commerciales. Dans ses jeunes années, il ne semble pas avoir manifesté un intérêt particulier pour la chose littéraire. Il se sent davantage attiré par l'aquarelle, ou par les techniques de la reliure. Pourtant, avant même d'accéder à l'indépendance en octobre 1960, comme dans d'autres parties de l'Afrique anglophone, une nouvelle littérature apparaît au Nigéria, ainsi avec la publication en 1952 du *Palm Wine Drinkard* d'Amos Tutuola, puis en 1958 avec la parution du chef-d'œuvre de Chinua Achebe, *Things Fall Apart*. Okara, lui, se tourne vers la poésie, et de façon très étrange il connaît une soudaine gloire littéraire grâce à quelques poèmes publiés dans des revues comme *Black Orpheus*. C'est ainsi que « The Call of the River Nun » qui apparaît dans ce recueil lui a valu en 1953 le grand prix de poésie au Festival des Arts Nigériens.

Mais c'est la guerre du Biafra qui va venir bousculer son existence.

Les horreurs d'une guerre civile

Le Nigéria est un vaste pays dont la population atteignait alors les 40 millions d'habitants, presque autant que l'ensemble de la population de l'ouest africain francophone. C'est dire si l'on va se méfier de ce géant. Cette population est d'une grande diversité, Au nord, on trouve les Haoussas, les plus nombreux, majoritairement musulmans. A l'ouest et au sud-ouest, vivent des Yoroubas, musulmans et chrétiens. Au sud-est, on trouve les Ibos (dont les Ijaws font partie, culturellement parlant). Ils détiennent la majorité des postes de l'administration et du commerce parce qu'ils ont été fortement christianisés et éduqués par les missions. Déjà, le pouvoir colonial a fait jouer ces rivalités pour pouvoir mieux régner. En outre, nombre de mines de charbon et des réserves de pétrole se trouvaient dans la même région. De 1960 à 1966, Haoussas et Ibos parviennent à maintenir une certaine unité qui va ensuite se fracturer pour laisser cours à une atroce guerre civile qui va durer jusqu'en janvier 1970. Les puissances occidentales vont venir peser lourdement sur

ces événements, car le pétrole (Shell, BP et American Overseas) suscite toutes les convoitises. Paris penche pour la République du Biafra qui a fait sécession en lui fournissant armes et munitions. Dans ce camp, nous retrouvons Okara. Le blocus va exercer ses ravages, et les famines vont décimer environ deux millions de personnes. En janvier 1970, les derniers combats cessent, et le Biafra est réintégré au Nigéria. Okara s'est résolument situé du côté des indépendantistes, en compagnie d'autres écrivains comme Chinua Achebe ou Cyprian Ekwensi (*Jagua Nana*, 1961). Il travaille à la radio du Nigéria, ainsi qu'à Londres. Il se rend enfin aux USA pour faire entendre la voix de sa cause, et il poursuivra ce genre de travaux en s'investissant après 1970 dans le monde de la télévision. A toutes ces tâches de journaliste, viennent s'ajouter celles de poète. Mais tout ceci est publié en ordre dispersé, beaucoup de poèmes sont perdus à jamais, et il faudra attendre 1978 pour que Theo Vincent regroupe ceux qui ont été sauvegardés dans un recueil intitulé *The Fisherman's Invocation* dont je vous propose ici une traduction. Et si les manuscrits de deux romans auraient été perdus pendant cette guerre du Biafra, pourtant Okara publie à Londres en 1978 un roman qui va faire grand bruit : *The Voice* traduit par nos soins chez Hatier en 1985, *La Voix*. Ce qui frappe beaucoup chez cet auteur, c'est à la fois la grande qualité et l'extrême brièveté de son œuvre : 157 pages pour *The Voice*, et 52 pour *The Fisherman's Invocation*.

A lire certaines pièces de ce recueil, on voit bien à quel point cette guerre a pu marquer leur auteur. Dans « Soudain l'air crépite », on retrouve toute la violence des bombardements qui plongent militaires et civils dans une même souffrance. « Celle qui se tait », composé en 1969, évoque des images bien différentes, entre autres celle d'une femme qui en demeurant silencieuse semble nous demander si l'on peut oublier de telles horreurs. Nous retrouvons un peu le même ton, mais dans un mode sensiblement différent dans « Venez, venez donc et écoutez » : c'est encore la voix d'une femme qui s'adresse à nous, celle d'une victime silencieuse, celle des mères qu'on oublie.

Le rôle de l'écrivain et le monde ijaw

Okara n'a jamais fait un mystère du rôle qu'il entend attribuer à un écrivain africain dans un pays qui vient d'accéder à son indépendance. Il considère que tout naturellement, il doit être le porte-parole de son peuple, afin de faire connaître l'univers qui est le sien, non seulement auprès des siens qui auraient tendance à vouloir l'oublier, mais aussi à tous ces occidentaux qui n'ont pas voulu le reconnaître. C'est ce qui apparaît bien dans cette interview publiée en 1974 ¹ : « *Un jour, quelqu'un a dit que la littérature, c'est l'âme d'un pays, car elle reflète la culture, les croyances, la philosophie et tout l'être du peuple de ce pays. C'est là que doit se situer l'essentiel de l'engagement d'un écrivain : exprimer l'âme de son pays* ». Ce point de vue, il le partage avec son grand ami, le poète Christopher Okigbo (*Heavensgate*, 1962).

Mais, au juste, qui sont ces Ijaws ? Un peuple qui vit dans le delta du Niger, dans des îlots de mangrove, sur une vaste zone de lagunes, entre ciel et terre, plongés dans un monde aquatique auquel ils se sont parfaitement adaptés. Comme

¹ Gabriel Okara interviewé par Bernth Lindfors, *DemSay, Interviews with Eight Nigerian Writers*, Austin, University of Texas Press, 1974, p 46. Les renseignements donnés sur la culture ijaw sont tirés de travaux ethnographiques, plus particulièrement de l'étude de Amaury Talbot, *Les peuples du delta du Niger*, Kegan Paul, 1932.

l'auteur nous le dit si bien ² : « *Tout ce que fait l'homme ijaw se passe dans l'eau. C'est de la rivière qu'il tire sa subsistance. Son mode de vie se situe dans l'eau. Cela fait partie de sa culture.* »

Tout ce monde vient peupler l'œuvre, les poèmes qui suivent comme le roman *La Voix*. Ces eaux fécondes sont parcourues par des esprits, certains bénéfiques, tandis que d'autres vont se cacher sous les racines des palétuviers, dans le soubassement de la mangrove, à l'affût, animés d'intentions mauvaises. Des forces vitales traversent cet univers où foisonnent mythes et légendes. Pour un poète, cette ignorance des frontières entre le réel et l'imaginaire est un trésor, dans lequel Okara vient puiser sans cesse. Au cœur de ces marais, la rivière déroule le flot incessant de ses ambiguïtés mais aussi de toutes ses richesses (« L'appel de la rivière Nun ») :

Oh ma rivière, ma complexité.

A propos du devenir de l'Afrique : la pirogue et l'incantation du pêcheur

D'autres figures importantes de la cosmogonie ijaw apparaissent ici, ainsi la terre matricielle, ou la lune qui régit le calendrier de ce peuple. Mais dans *L'incantation du pêcheur* comme dans *La voix*, c'est encore et toujours la pirogue qui se voit accorder un rôle majeur. Objet sacré, elle est associée aux cérémonies de passation des pouvoirs, du travail du deuil lors du décès d'un pêcheur. Elle peut encore devenir l'instrument d'un supplice, sorte de nef des fous qui dans *La Voix* entraîne le long du fleuve les deux héros, Okolo et Tuere, liés dos à dos, sans que l'on puisse savoir s'il s'agit là d'une descente aux enfers, ou d'une forme de résurrection. Car tous deux, thème central dans *L'incantation du pêcheur*, prétendaient vouloir jeter des ponts entre la vieille Afrique de leurs ancêtres et celle d'aujourd'hui. Des Anciens corrompus ne le leur pardonnent pas. Dans ses poèmes, et tout particulièrement dans celui qui a donné son titre au recueil, Okara inscrit un dialogue imaginaire au creux d'une pirogue. A l'avant, elle est fascinée et comme aspirée par les esprits de la modernité qui voudraient l'entraîner aveuglément vers le matérialisme écrasant de l'Occident. Dans son roman, l'auteur nous dit encore : « *Maintenant, le for intérieur des gens est rempli d'argent, de voitures, encore de l'argent, et des maisons en béton* ». A l'arrière, des voix ne cessent d'invoquer un passé menacé de disparition, fondateur d'identité, mais qui pourrait aussi se transformer en quelque chose de parfaitement rétrograde et de corrompu. C'est donc au pêcheur, en quelque sorte, de mener sa barque, vers le renouveau indispensable sans perdre de vue l'ancien ordre cosmique ; c'est à lui de poursuivre cette navigation difficile, à l'écoute des deux limites d'un temps qu'il faudra bien unifier. Ainsi une parabole poétique devient-elle profondément politique. Car il s'agit maintenant de trouver une voie de passage entre Avant et Arrière, entre Avenir et Passé. Cette réconciliation à laquelle sont dès lors associés tous les éléments donne naissance à de nouvelles harmonies, à un redéploiement des forces vitales, à un chant célébrant la nature et la gloire de l'homme. Tout cela se manifeste finalement par un retour à la danse et à l'allégresse des corps. Pourtant, cette ferveur, cette incantation pleine d'espérance, sans doute sous les coups sinistres portés par la guerre, laisse de temps en temps la place à de la tristesse (« *Les flocons de*

² « *A Profile of Gabriel Okara, ijaw author* », April 13, 2006, by Nwagbo Mnenevelike, p 3.

neige »), ou au désespoir (« *Un nom, à quoi bon* »). En tout état de cause, la seule célébration du passé ne résoudra pas les problèmes de l'Afrique, comme le dit si bien un poème demeuré célèbre (« *Le tambour mystique* »).

L'Afrique entre donc, semble nous dire Okara, dans une période de transformations profondes qu'elle ne saurait esquiver. Ce qui le préoccupe au plus haut point, c'est la crainte de voir sa culture perdre de sa spiritualité par crainte de se frotter à celle des autres. Une spiritualité ne peut pas s'immobiliser, il lui faut s'adapter à l'Aujourd'hui pour tenter de répondre à ses demandes. On verra donc dans son œuvre des pans entiers de croyances et de symboliques ijaw cohabiter avec des éléments proprement chrétiens à prédominance johannique (« *Noël 1971* »). Il se peut également que son passé de Christian Scientist l'aide à mieux comprendre tout ce qui peut s'échanger entre des cultures si différentes qui peuvent malgré tout se rencontrer au sein de pratiques syncrétiques (« *Un soir à Victoria Beach* »).

Mais c'est certainement au niveau de la langue utilisée qu'Okara fait preuve de la plus grande audace, car il n'hésite pas à faire entrer en fusion des éléments apparemment disparates. Dans *La Voix*, on le voit plaquer sur l'anglais de Sa Majesté des structures syntaxiques de l'ijaw, ce qui provoque non seulement un télescopage plein de fraîcheur, mais aussi une africanisation profonde de la langue du colonisateur par celle du colonisé. Et pourtant, nous avons bien affaire à un système de narration typique de l'Occident, le roman, qui ne faisait pas partie des genres littéraires de l'oralité pré-coloniale..

Et que dire de la poésie ? Si Okara ne cache pas son admiration pour des poètes de langue anglaise comme Wordsworth, Keats, T.S. Eliot ou Dylan Thomas, il n'en célèbre pas moins les beautés des chants de la tradition, de mariage, de travail (ainsi ceux du pêcheur) ou de deuil, rythmes que l'on voit peut reconnaître dans *L'incantation du pêcheur*, d'autant plus qu'en pays ijaw comme dans beaucoup d'autres régions de l'Afrique, le chant et la danse sont unis par les mêmes cadences.

Au lecteur de se laisse bercer par ces mélodies.

..

Quelques sources

Œuvres

- *The Voice*, roman, Londres, André Deutsch, 1964 ; Panther Books (1969) ; Heinemann HEB, 1970.
- *The Fisherman's Invocation*, Londres, Heinemann, with an Introduction by Theo Vincent, 1978.
- *An Adventure to Juju Island*, Michigan University Press, 2003 (récit pour enfants).
- *The Dreamer, a Vision (poem)*, University of Harcourt Press, 2005.

Critique

- Interview with Gabriel Okara, in Bernth Lindfors, ed., *Dem-Say, Interviews with Eight Nigerian Writers*, Austin, University of Texas Press, 1974.
- E.I.Green, *G.Okara, the Man and his Art*, Port Harcourt, Onyoma Press, 2007.

Consulter également :

- Chantal Zabus, *The African Palimpsest, the Indigenization of Language in the West African Europhone Novel*, Amsterdam, éditions Rodopi, 1991.
- Denise Coussy, *Le roman nigérian*, Paris, éditions du Silex, 1988.
- Jean Sévry, *Le traducteur et ses instruments*, Paris, Palimpsestes N°8, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 1993.

Traduction

- *La Voix*, traduit par J.Sévry avec un Avertissement, Paris, Hatier, Monde Noir Poche, 1985.